

—Laisse là Madrid, dit-il, et prépare moi une note exacte de ce déplorable bilan... Je veux l'avoir dans une heure... va.

Auguste s'échappa comme un écailleur.

—Allons ! pensa-t-il, mon père ne s'est pas mis en colère, et ma position sera liquidée... C'est tout bénéfice !

Jacques voyait un coin du gouffre ouvert à ses pieds. Il voulut en sonder la profondeur et ne plus rien laisser dans l'ombre. Un mot prononcé par Auguste était resté dans un coin de sa mémoire. Il prit une plume et écrivit rapidement un billet à sir William pour le prier de se rendre chez lui au plus tôt. Sir William parut au bout d'une heure et fut mis au courant de ce qui venait se passer.

—Mon fils vous accuse, dit Jacques en finissant ; il prétend que les conseils auxquels il a cédé viennent de vous.

—Je l'en remercie, répondit sir William ; je ne nie pas que je ne lui ait donné des conseils, mais, entre nous, Auguste n'entend pas toujours exactement ce qu'on lui dit, et ce qu'il ne comprend pas, il l'exécute mal.

—Comment avez-vous pu lui permettre de jouer ?

—Auguste est majeur, et je n'étais pas commis à sa garde.

Cette réponse et l'apreté de la voix de sir William frappèrent Jacques d'une surprise douloureuse.

—Ah ! pensa le banquier, les grains de sable s'accumulent !

—L'arni les choses qui l'inquiétaient le plus figurait un crédit important ouvert à une personne qu'il ne connaissait pas. Le nom de M. le baron Duffaut se trouvait fréquemment dans les livres de la maison. Le trouble dans lequel la visite de M. Sébastien Brunel avait jeté Jacques était la seule cause du silence qu'il venait de garder à ce sujet avec Auguste. Il interrogea sir William.

—Le baron Duffaut, dites-vous ? je le connais, répliqua sir William ; je crois bien que c'est moi qui l'ai présenté à votre fils, mais en le présentant je n'ai pas dit à Auguste que ce fût un nabab.

—Pensez-vous du moins qu'il y ait avec ce baron des risques à courir.

Sir William avança les lèvres d'un air railleur.

—On en court avec tout le monde ; reprit-il.

—Je m'en aperçois, répondit Jacques.

—Il releva la tête, et avec une dignité froide :

—En ma qualité de président du conseil d'administration des chemins de fer napolitains, reprit-il, je vous prierais de me rendre compte de votre direction. Veuillez tenir prêt tous les papiers qui la concernent. Dans huit jours j'assemblerai le conseil.

Sir William salua et sortit la tête haute.

Jamais Jacques n'avait vu sur ce visage l'expression de tant de passions farouches. Il entrevit la vérité comme un éclair.

—Ah ! Judas ! murmura-t-il à voix basse.

L'argent c'était quelque chose, mais si les appuis sur lesquels il comptait le plus lui manquaient, Jacques était peut-être perdu.

A continuer.

CONSOMPTION — J'ai un remède positif pour la maladie indiquée ci-dessus ; par son usage, des milliers de gens de la pire espèce et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie, à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse du bureau de poste et pour l'express. Dr T. A. SUGUM, succursale : 32 rue York Toronto

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille du "Sirop calmant de Mme Winslow" pour la dentition des enfants. Sa efficacité est sans égal et votre petit marmot sera soulagé immédiatement.

Ayez confiance, ô mères, ce remède est infatigable. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout un système en général.

Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des États-Unis. — Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts à la bouteille.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Annonces : Première insertion, 10 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 3 Décembre 1887

EVANGILE SELON SIR JOHN.

1. En ce temps là, le grand maître des pendaris se mouillait la lueite à Bytown et les hommes de chantier se proparaient à remonter la Gatineau.

2. Les affaires marchaient mal dans la province de Québec où un chef de la tribu des Rouges, nommé Mercier, avait coupé le sifflet des bleus et avait enfermé le rabbin de la tribu de Judas qui offrait jadis les sacrifices au temple législatif de Québec.

3. Comme le disait le défunt Jérémie, c'était l'abomination de la désolation pour Taillon, Ross et les membres de leur tribu.

4. Le maître était pensif et voyait avec peine que l'idolâtrie se glissait parmi ses disciples et que deux d'entre eux, Langevin et Chapleau, se disaient des noms et se faisaient des grimaces au lieu de se têter les oreilles suivant les ordonnances de la loi des pendaris.

5. Et il advint vers cette époque qui se trouvait sous la nouvelle lune du mois des morts, que les bleus de la ville de Montréal se réunissaient pour fêter le deuxième anniversaire de la mort de leur frère Riel qu'ils avaient pendu dans les pays d'en haut, pour faire plaisir aux orangistes.

6. Et que les deux disciples Chapleau et Langevin avaient été invités à la fête comme ayant pris la plus grande part à la pendaison de Riel.

7. Et le grand maître des pendaris apprenant cela les fit venir en sa présence et leur fit la parabole suivante :

8. En vérité, en vérité, je vous le dis. Il est impossible que vous ne fassiez pas de scandale à votre voyage à Montréal, mais malheur à celui des deux qui lâchera son fou le premier et qui fera tomber l'écopeau sur l'épaule de son voisin. Il vaudrait mieux qu'on mit à son cou une corde de bonne étoupe et qu'on l'étranglât comme vous l'avez fait, sur mes ordres, au mépris Riel.

9. Toi Langevin, si Chapleau t'a fait dire des bêtises par la Presse, pardonne lui. Et s'il a pêché cent fois dans un jour et que cent fois je te l'ordonne, tu lui pardonneras ou bien tu feras semblant et ce sera la même chose.

10. Toi Chapleau, si Hector t'a fait donner un portefeuille sans patronage, fais semblant de lui dire Merci ! devant le monde, quitte à lui donner une jambette lorsque tu le rencontreras seul dans la bar du Sénat, ou dans les bureaux de la Minerve.

11. Il faut que la paix se remette dans la boutique ou sans ça il ne restera plus un bleu dans la province de Québec, aux prochaines élections.

12. Vous connaissez la race et si vous continuez à vous chamailler, Mercier profitera de l'occasion pour les inviter à quelque frikot, comme celui qu'il a donné à Québec dernièrement.

13. Et nos chiens respectifs — sinon respectables — tomberont gravement malades. Ils attraperont la gale et nous passerons notre temps à les gratter sans espoir de revivés.

14. En vérité, en vérité, je vous le dis, descendez à Montréal, allez prendre une nippe chez le père Neville, devant les charretiers de la place Jacques Cartier et faites semblant de vous adorer ou sans cela je vous flanque à la porte tous les deux pour prendre des castors dans mon gouvernement.

15. Et une auréole empourprée entourait le bout du nez du grand-maître des pendaris, et ses deux disciples baissaient la tête, en se regardant en dessous, comme deux chiens de faïence.

16. Et le vingt-deuxième jour de la lune de novembre, tous les principaux guerriers de la tribu des pendaris se réunirent au vieux château de Ramezay et furent témoins du raccordement des deux disciples, Langevin et Chapleau, qui obéirent aux ordres de leur maître et s'embrassèrent tendrement.

17. Et les pendaris chantèrent alleluia ! et invitèrent leurs amis les orangistes à boire un coup à la santé du grand chef qui commande à Bytown.

18. In secula seculorum, Amen !

Pour Copie Conforme

LADÉBAUCHE.



C'ETAIT UNE BONNE FARCE.

M. le président. — Vous passiez à trois heures du matin près de la fontaine Saint Michel, une femme se lavait les mains dans le bassin ; vous vous êtes approché d'elle, tout doucement et vous l'avez précipitée dans l'eau.

Le prévenu. — C'était une plaisanterie ; j'avais bu, j'étais un peu gai.

M. le président. — Une jolie plaisanterie ! sans le secours de passants, elle se serait peut-être noyée.

Le prévenu. — Oh noyée ! Il faisait chaud ; je me suis dit : un bain, c'est bon, à preuve que c'était une farce.

M. le président. — Nous allons entendre le témoin.

Mlle veuve Mouzel, mécanicienne. — Vers trois heures du matin, je rentrais chez moi avec une amie. Alors, ayant très chaud et passant devant la fontaine Saint-Michel, je lui dis : "Je vas me tremper la main dans l'eau pour me rafraîchir". Nous allons à la fontaine, je m'accroupis au bord et j'y plonge ma main dans l'eau. Tout à coup, on m'empoigne par les jambes, je fais la culbute et je vais tomber la tête en avant dans le bassin. Mon amie jette des cris, m'attrape par mes vêtements, mais j'avais beaucoup bu d'eau, je me débattais ; finalement que si des passants qui étaient accourus et s'en étaient pas mêlés, je ne sais pas ce qui en serait advenu.

Mlle Deléglise, l'amie dont il vient d'être parlé, confirme le récit ci-dessus.

—Voyant, dit-elle, Mlle Mouzel qui avançait la tête vers l'eau, je croyais qu'elle faisait une plaisanterie ; mais aussitôt je vois ses jambes en l'air et elle tombe dans le bassin la tête la première ; à ce moment j'entends rire, je me retourne et je vois un individu ; celui-ci (le prévenu), qui s'en retourne tranquillement en riant.

M. le président. — Et sans un cocher qui l'a arrêté, il serait allé se coucher tranquillement avec la satisfaction d'avoir fait une bonne farce.

Le cocher vient confirmer l'assertion du président. Il déclare avoir été assez heureux pour mettre la main sur le prévenu. Le président félicite le cocher d'avoir fait son devoir en cette circonstance.

Banlig, interrogé sur cette dernière déposition, se borne à déclarer qu'il était "soûlé, ivre mort", sur quoi le tribunal le condamne à un mois de prison pour lui apprendre à mettre désormais dans son vin un peu de cette eau qu'il a voulu faire boire à cette pauvre Mme Mouzel.



HISTOIRES DE PEINTRES

Un peintre avait fait le portrait d'une comtesse hors d'âge.

Les parents de la dame s'étaient donné rendez-vous dans l'atelier pour juger l'œuvre, et chacun trouvait quelque chose à redire.

—Le nez est trop long, prétendait l'un. —La bouche n'est pas assez gracieuse, disait l'autre. —Le ton des chairs est trop mat, objectait celui-ci. —Il faudrait plus d'expression dans les yeux, repré- nait celui-là.

Bref, la ressemblance laissait à désirer.

—Eh bien, Messieurs, dit le peintre, je vais y retoucher et demain, si vous le voulez bien, je m'en référera à un juge aussi naïf qu'impartial : le King-Charles de madame.

En effet, le lendemain, le portrait est transporté au salon de la comtesse et placé au niveau du parquet ; puis on ouvre la porte au quadrupède qui accourt aussitôt vers la toile, la flaire et la sèche avec attendrissement.

Le portrait est dès lors déclaré parfait.

Or, l'artiste avait seulement retouché le bas de son tableau avec un morceau de lard.

—Monsieur le peintre, je suis encadreur et je désirerais, pour le jour de ma fête, me payer le portrait de ma femme fort ressemblant.

—C'est chose facile.

— Pas tant que vous croyez : ma femme est muette de naissance.

— Eh ! oui, de naissance, c'est bien là...

— Ça ne fait rien, la peinture a trouvé moyen d'indiquer cette infirmité ; c'est même un des cas où elle prouve sa supériorité sur la photographie.

—Vous m'étonnez ! Comment ! votre portrait fera comprendre que ma femme ne parle pas ?

—Parfaitement.

Un mois après le peintre achevait le portrait de la muette.

Sur la bouche il avait dessiné une toile d'araignée.

COUACS.

Dans un banquet : —Ce vin qu'on nous sert est du vin d'Algérie.

—Vraiment ! il est excellent. Je n'aurais jamais supposé que des climats aussi torrides pussent produire du bon raisin.

—Eh bien ! et en Egypte donc, il y a des vins exquis.

—Vraiment ?

—Dame, n'avez-vous pas entendu parler des célèbres crus du Nil.

En voyage à une station. Une vieille Anglaise sort du petit endroit et donne deux sous à la buraliste.

—C'est trois sous, madame.

—Oh ! je suis restée si peu de temps !

—Vous pouvez rentrer ! !

Textuel.

Album d'autographes : "Il faut écrire comme on parle."

"x..."

Et au-dessous :

"Et quand on parle du nez ?"

"x..."

Girondias est le mari d'une femme acariâtre qui a perdu la beauté du diable.

—Elle n'a plus la fraîcheur de la rose, dit-il, mais elle en a conservé les épines.

Des billets de loterie fournissent un trousseau de nocce

Portland, Me., 19.—South Portland, tout près du havre, est encore sous l'émotion d'un curieux roman. Il y a quelques mois des billets de la loterie de l'État de la Louisiane avaient été vendus ici et quelques personnes ont été favorisées de la fortune. Un jeune homme, du nom de Cole et sa fiancée, Miss Jackson, vivant dans un état des plus modestes, voulurent tenter la fortune et payèrent chacun 50 cts pour une dixième partie d'un billet. Au tirage d'octobre ils s'aperçurent, en lisant la liste des numéros gagnants, que leur billet avait gagné \$5,000. Inutile de dire que leurs cartes de mariage sont maintenant entre les mains de l'imprimeur.—New York Sun, 20 octobre.

Dans une agence matrimoniale : —Vous dites, madame, que la jeune fille est orpheline, et qu'elle a 500,000 francs de dot ?... cela me va... mais vous me garantissez, n'est-ce pas qu'elle n'est pas musicienne ?

—Oui, monsieur, elle ne chante pas, elle ignore le piano et la peinture... enfin elle ne possède aucun art de désagrément.

Propos de table d'hôte : Un commis voyageur.—Quelle différence y a-t-il entre un notaire et un imbécile ?

Un vieux tabellion de campagne.— Si vous permettez, je crois l'avoir trouvé.

—Vraiment ! —C'est que le nombre des notaires est limité et que celui des imbéciles ne l'est pas.

On est à table. Tout à coup Baptiste entre tout offaré, l'œil hagard, dans la salle à manger, et s'écrie : "Vite un verre de vin !"

On se regarde, mais on obtempère à son désir, et Baptiste avale d'un trait le verre de vin versé par la maîtresse de la maison qui lui demande ce qu'il a.

—Oh ! madame ! Je suis ému. Ce verre de vin m'a fait du bien. Il m'a remis de mon émotion. Figurez-vous que je viens de casser vos deux grands compotiers de porcelaine de Sévres !

Au théâtre de Batignolles. Une ouvreuse s'adressant à une bourgeoise de province au dernier entr'acte :

—Votre petit banc, madame, s'il vous plaît ?

—Le voici, et merci, reprend la naïve personne, en présentant le petit banc.